

A l'aube, à Douala, nous débarquons sur la première terre française libre pour y être accueillis en libérateurs par la population — une réception que nous aurions eue à Dakar sans l'arrivée, à la dernière minute, de renforts envoyés spécialement par Vichy à Boisson.

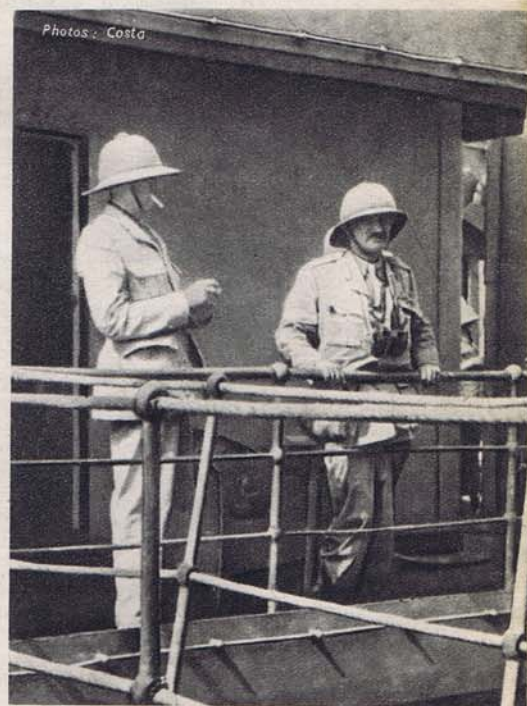
# LE GRAND DÉTOUR

*Un volontaire des Forces Françaises Libres — photographe et journaliste — décrit les premiers pas de l'armée de la libération dont le long chemin finit à Berchtesgaden.*

**F**INI les pubs de Farnborough où après une journée d'exercice nous allions boire un verre de bière qui nous était presque automatiquement offert par les soldats anglais, car nous avions "France" cousu aux manches de nos battledress pour nous différencier d'eux: héros de la campagne de Norvège, rescapés de Dunkerque, Français résidant en Angleterre ou encore évadés après mille péripéties de la France déjà sous le joug. Nous sommes tous consignés au camp Delville, on vient de nous donner ce matin même notre équipement colonial et par suite le secret de notre destination devra être bien gardé.

Nous nous embarquons de Liverpool, le voyage jusque-là en train coupé d'alertes, car la bataille d'Angleterre bat son plein. Un grand bateau hollandais, le "Westerland" nous accueille et

après une nuit ancrée dans le port où Liverpool fut pour la première fois bombardé, nous partons pour où? nous ne le savons pas. Les conjectures vont leur train, surtout quand quelques jours plus tard le froid intense nous apprend que nous devons être bien au nord de l'Écosse. Plus tard la température devient clémente et nous commençons à porter ces fameux shorts aux revers boutonnés — anti-moustiques — qui nous avaient tant intrigués lors de leur distribution au camp. Les jours se succèdent monotones, la mer est d'huile, les sous-marins allemands inexistant. Un matin, on commence à percevoir la côte, nous nous sentons comme les marins de Christophe Colomb devant cette terre inconnue. Le paysage fait de persil se rapproche et l'on distingue bientôt un port rempli de bateaux au pied d'une montagne



Le général de Gaulle et le général Spears à bord du Westerland, au moment de Dakar.



Au bord du fleuve, passant toute leur vie dans les marécages, les noirs ressemblent à des échassiers.



Nous suivons les grandes routes tracées à travers la forêt tropicale pour le passage des convois.



Le bateau s'arrête et l'on en profite pour acheter de la canne-à-sucre après mille "palabres".

d'un vert irréel — c'est Freetown en Sierra Leone, qui pendant tout le début de la guerre sera le centre des convois alliés. Quelques jours plus tard nous repartons, et c'est alors seulement que notre capitaine nous dit que nous voguons vers Dakar où, paraît-il, on nous attend comme libérateurs. Nous devons apporter des vivres à la population qui, coupée de l'Europe, commence à manquer de farine. A l'aube, une buée plus nette marque la côte basse de l'Afrique Occidentale Française. Une vedette se détache où prennent place, entre autres, le père d'Argenlieu et Bécourt-Foch, le petit-fils du Maréchal. Presque tout de suite la nouvelle se répand que Dakar vient de tirer sur la vedette qui accostait. Tout ne se passe pas comme on l'avait espéré. Des bateaux dont les équipages triés sur le volet par Vichy, ont quitté la France de Pétain et, Gibraltar les ayant malheureusement laissé passer, ils sont venus renforcer Boisson et ses acolytes. Après les sommations répétées et les émouvants discours du général de Gaulle qui se trouve sur le même bateau que nous, la canonnade commence.

Pas un seul avion ne nous survole quoique nous soyons une cible évidente et facile, nous n'apprenons que plus tard que toute la colonie nous attendait effectivement comme des libérateurs, toute l'aviation française comprise, et que ce ne sont que les renforts de Vichy qui ont, en emprisonnant les éléments de la Résistance, fait rater le débarquement. La réussite de Dakar en septembre

40 aurait changé bien des choses. L'immense colonie, peut-être le Maroc, l'Algérie, la Tunisie ralliés, la longue campagne d'Afrique qui de décembre 40 à juin 43 a immobilisé tant d'hommes et de matériel alliés, sans doute écourtée.

Notre convoi et son escorte reprennent la haute mer, nous voilà bientôt dans l'embouchure du Wouri à Douala. Là vraiment la réception espérée à Dakar se réalise, la ville qui ressemble à une cité jardin est couverte de drapeaux, chaque petit indigène en agite. Notre premier contact avec l'Afrique fut magique, tout nous semblait merveilleux, les palmiers, les indigènes drapés d'étoffes de toute couleur, les fruits inconnus et surtout cet accueil si spontané des premières terres françaises d'Afrique ralliées. Bientôt nous commençons à nous séparer, les uns vont au Gabon se battant dans les marécages pour libérer Lembaréné, Port-Gentil et Libreville; les autres sont dirigés vers Brazzaville où se forme la première école d'officiers, le camp Colonna d'Ornano; d'autres encore partent vers Fort Lamy, au Tchad, constituer le premier noyau de l'armée du général Leclerc.

Notre prochaine étape est Brazzaville et pour l'atteindre nous traversons le Cameroun, l'Oubangui Chari et descendons le Congo qui comme des Champs Elysées traverse l'Afrique. Le bateau est chargé de bestiaux venus du Tchad. Car l'existence de la mouche tsé-tsé aux environs de Brazzaville rend l'élevage impossible, encore une autre difficulté que l'intendance militaire devra résoudre.



"Notre patrouille est revenue indemne." La position ennemie n'étant tenue que par des mannequins d'osier.

Brazzaville est une capitale en formation: le fameux Potopote sur lequel la ville est généralement bâtie n'est pas bien fertile et les différents quartiers sont séparés par des kilomètres de savanne. Seuls les immenses manguiers bordent la route et les "pousses" où chaque soldat se sent roi, sont notre moyen de locomotion favori. Je devais retourner à Brazzaville quelques années plus tard et les transformations effectuées en si peu de temps sont un témoignage de l'efficace mentalité de pionniers de l'administration coloniale du général. Là où ne se trouvaient que marécages et savannes, des quartiers entiers ont surgi et Brazzaville n'a plus rien maintenant à envier comme confort et facilité à sa voisine Léopoldville, capitale du Congo Belge, sur la rive opposée du fleuve, qui en 1940 nous semblait un eldorado de magasins et de glaces à la vanille! Fin 40 début 41, les colonnes militaires se déplacent et, à travers le Soudan Anglais, le Congo Belge ou en bateau par le Cap, se rejoignent en Erythrée. Cette campagne valut aux troupes françaises les succès que tout le monde connaît autour de Keren et plus tard Massawa. Ici ce ne sont que rochers brûlés et arbres à gomme, le manque d'eau potable, et la chaleur étouffante des nuits sans tornades. Plus tard après la campagne de Syrie, nous retournerons en Afrique où nos camarades du B.I.M. qui en juin 40 à Chypre avaient décidé de continuer la lutte, ont pris part à l'héroïque campagne de Wavell en Egypte et Cyrénaïque; près de Tobrouck nous vîmes les tombes des premiers Français tués au désert de l'Ouest. Le printemps 42 nous trouve en Libye, nos colonnes volantes sont au sud de l'aérodrome de Mechili tenu par l'ennemi, dans les falaises lunaires d'El Telin, où chaque voiture creuse son abri dans les roches déchiquetées. Les "ouadis" à sec se couvrent de fleurs de toutes couleurs et les soldats du "Pacifique" portent, rentrant de patrouille, les "pareos" de leurs îles. Le soir ils chantent en chœur et nous les écoutons en mangeant des escargots récoltés sous les broussailles qui ne sont vertes que quelques semaines par an. Le génie culinaire français agrmente nos rations non seulement d'escargots délicieux, mais aussi de salades fraîches que nous



*Durant la bataille à El Alamein deux de nos infirmiers français ramènent avec précaution vers l'arrière un soldat blessé.*



*À Bir-Hacheim les tirailleurs français, montés sur des camions avec leurs pièces d'artillerie, tirent sans arrêt sur l'ennemi, qu'ils tiennent en échec durant seize jours. Pendant ce temps les Alliés établissent le front à El Alamein.*



*C'est à Ghadamès que les forces du général Leclerc font leur liaison avec les méharistes venus d'Algérie.*



Le courrier arrive, mais bien rares sont les lettres qui parviennent de France.



Comme dans la Marine, la signalisation se fait avec des drapeaux pour les blindés du désert.



Le compas solaire est le plus souvent le seul moyen de se diriger dans le Western Desert

savons récoltées parmi les fleurs du désert, et quand parfois l'on tue une gazelle, le camp est en fête. Le tout arrosé par l'eau saumâtre de Tobrouck amenée à grand danger par les convois d'eau, ou encore par le "cru" local, le puits ferrugineux, qui malheureusement sera sec demain.

Plus tard nous rentrons à cent kilomètres à l'Est, à Bir Hacheim, et bientôt aura lieu le fameux siège où les menus d'El Telin deviendront une légende devant les réalités moins agréables du moment.

Dès juillet 42 nous sommes regroupés et montons

en ligne près de la mer, cette fois dans les environs d'El Alamein. Je me souviens de m'être baigné dans des pièges anti-tanks qui, comparables aux plus belles piscines du monde, se trouvaient à quelques pas de nos tentes; l'eau par contraste avec le sable tout blanc, semblait teintée en bleu saphir. Bientôt pourtant nous devons quitter ce paradis relatif pour des positions plus au sud, presque en bordure de la dépression de Quattera, et ce fut l'Offensive mémorable d'El Alamein et la mort entre tant d'autres du Colonel Amilakvari qui commandait la légion, un deuil personnel pour nous tous. Mais les troupes restées au Tchad qui avaient pris part au raid merveilleux de Koufre et de Morzouk ne restaient pas inactives: la conquête des oasis tripolitaines où l'organisation des colonnes de transport fut un problème presque plus difficile que la poursuite des garnisons italiennes en déroute. Bientôt la colonne Leclerc fait sa légendaire jonction au sud de Tripoli, à Garian, avec les troupes de Montgomery, plus tard, à Gadamès, avec les Méharistes, venus du sud-algérien, du général Giraud. Nous devenons ensuite les éléments précurseurs des Néo-Zélandais avec lesquels nous devons contourner la ligne Mareth — il s'en est fallu de peu que nos positions si bien camouflées de Ksar Ilane où nous étions tapis depuis trois semaines, attaquées par les éléments mécanisés de l'Afrika Korps, ne se transforment en un deuxième Bir Hacheim. Au nord de Gabès un général italien "le général du Sahara" avec ses trois malles-armoires et ses uniformes de parade pour l'entrée au Caire, se rend sans gloire, fuyant éperdument pendant des milliers de kilomètres devant ces Français qui, venus du Tchad, ne pouvaient pas, d'après les calculs du Haut-Commandement Italien, franchir ces déserts hors des cartes et des chemins battus. Le dernier coup de canon de la campagne de Tunisie fut tiré bien après la chute du Cap Bon, par les soldats de de Gaulle qui prirent d'assaut, au nord de Hammamet, les massifs montagneux préparés à l'avance comme la dernière "redoute" de l'Afrika Korps.

COSTA



Le Marché à Ben Guardan, en Tunisie. La population civile troque ses produits agricoles pour des vieilles couvertures de l'Afrika Korps en déroute.